Coulisses
Revue de théâtre

5 | Hiver 1992
Varia

« Pour les roses qui furent piétinées... »

D'après les œuvres croisées de la poétesse et romancière Sibilla Aleramo, du peintre et sculpteur Boccioni et du poète Dino Campan

Marcella Diaz Rozzotto

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1728>

DOI : 10.4000/coulisses.1728

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 57-69

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Marcella Diaz Rozzotto, « « Pour les roses qui furent piétinées... » », *Coulisses* [En ligne], 5 | Hiver 1992, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1728> ; DOI : 10.4000/coulisses.1728

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2019.

Coulisses

« Pour les roses qui furent piétinées... »

D'après les œuvres croisées de la poétesse et romancière Sibilla Aleramo, du peintre et sculpteur Boccioni et du poète Dino Campan

Marcella Diaz Rozzotto

NOTE DE L'AUTEUR

Les illustrations sont tirées de l'ouvrage de B. Conti et de A. Morino.

- 1 Le titre de la pièce que le Théâtre universitaire de Gènes a présentée en juin 1991 lors des 2^{es} Rencontres internationales Théâtre, Poésie organisées par le Théâtre universitaire de Franche-Comté est tiré d'un texte de Sibilla Aleramo (1876-1960), romancière et poétesse italienne, protagoniste, avec le peintre futuriste Umberto Boccioni (1882-1916) du spectacle monté par la troupe génoise.
- 2 Umberto Boccioni est un des peintres les plus grands parmi ceux qui, au début du siècle, ont adhéré au futurisme et suffisamment célèbre pour ne pas exiger une longue présentation. Après avoir travaillé dans l'atelier de Giacomo Balla, qui devait lui aussi s'associer au futurisme, et après des séjours à Paris et à Saint-Petersbourg, Boccioni s'installe à Milan où il vit pendant quelques années dans la misère. Il fait ensuite la connaissance de Filippo Tommaso Marinetti et devient avec lui un des théoriciens les plus aguerris du mouvement futuriste. Dans les manifestes qu'il signe avec Marinetti ou avec le groupe des peintres futuristes (Balla, Severini, Carré, Russolo) ainsi que dans les catalogues des expositions qu'il organise à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Berlin (entre 1912 et 1913), il précise la points essentiels de sa théorie : refus catégorique du passé, de la tradition, de toute imitation, même au prix d'une « originalité téméraire », renouveau radical de tous les arts sous la poussée de la nouvelle civilisation urbaine et industrielle, qui donne naissance à ce que l'on a appelé la « modernolâtrie ». En ce qui concerne plus particulièrement la peinture, il préconise la recherche d'un nouveau dynamisme plastique fondé sur la simultanéité des sensations et sur la représentation

du mouvement, ainsi que sur la recherche des « lignes forces » des sujets représentés ; l'émotion est atteinte par la synthèse des « rythmes abstraits » qui se dégagent des objets et qui éveillent la sensibilité. Avec la même fougue véhémence et passionnée des manifestes et des autres textes sur la peinture, il expose ses théories en matière de sculpture : la statue doit s'ouvrir sur l'espace et se projeter vers l'infini, la ligne finie étant abolie par le « modelage de l'atmosphère » autour de l'objet, que l'on obtient par des procédés techniques précis. Dès 1914 Boccioni apprécie la participation de l'Italie à la guerre et prend part, avec F.T. Marinetti, aux manifestations interventionnistes à Milan. Il s'engage dans les Chasseurs Alpains en 1915. En août 1916, près de Vérone, il tombe de cheval et meurt des suites de ses blessures, à l'âge de 34 ans.

Œuvres

- 3 Outre ses peintures et ses sculptures, parmi lesquelles rappelons pour les premières « Élasticité » (1911), « Scomposizione di figure e tavolo » (1912), « Materia » (1912), et pour les deuxièmes, « Testa + finestra. Sintesi del dinamismo umano » (1912), « Forme uniche della continuità nello spazio » (1913), il a laissé de nombreux écrits théoriques et critiques réunis pour la première fois en volume en 1914 par les Edizioni Futuriste de Milan.

Sibilla Aleramo

- 4 Les œuvres de Sibilla Aleramo (pseudonyme de Rina Faccio) et, Sibilla Aleramo elle-même, ont connu un renouveau d'intérêt en Italie pendant les années 1970 lorsque le mouvement féministe à son apogée a rendu hommage à cet écrivain qui tout au long de sa vie a lutté pour l'indépendance et la liberté des femmes, pour leur droit au travail intellectuel et à l'engagement social.
- 5 Violée à l'âge de 16 ans par un employé de son père, elle se marie avec cet homme dont elle a un enfant, et le quitte bientôt pour s'installer à Rome avec l'écrivain Giovanni Cena. La maison de Cena est un lieu de rencontre des artistes et des intellectuels romains : Sibilla qui a déjà commencé à écrire, s'insère ainsi dans le monde littéraire et culturel italien. En 1906 elle publie son premier roman. *Unna Donna* (traduit par la suite en plusieurs langues) une confession sincère et courageuse où elle retrace avec un lyrisme intense son expérience récente et qui est en même temps le témoignage de sa sensibilité aux problèmes sociaux. Avec Cena elle s'occupe en effet des populations misérables de la Campagne romaine où elle fonde avec son compagnon des dizaines d'écoles maternelles et primaires.
- 6 En 1910 elle quitte Cena et connaît de brèves liaisons avec des artistes et des intellectuels parmi lesquels Giovanni Papini, Vincenzo Cardorelli, Giovanni Gerace, un poète peu connu, à qui elle s'attache, comme elle l'avoue, par « pure sensualité ». Par Gerace elle fait la connaissance de Benedetto Croce avec qui elle entretient une courte correspondance. Le philosophe reproche à la jeune femme sur un ton à la fois sévère et amicalement moralisateur, ses « erreurs », mais Sibilla refuse de revenir à son existence passée d'épouse et de mère et revendique une vie fondée sur l'amour et sur le travail, la seule qu'elle puisse concevoir.

- 7 En 1913, à Milan, elle rencontre les futuristes et, parmi eux, Umberto Boccioni dont elle s'éprend passionnément. Dans son journal elle évoque ce nouvel amour en ces termes : « Je guéris de l'amour (pour Gerace) à l'automne, pour en connaître un autre, différent, mais tout aussi impossible, pour Boccioni ». Les lettres qu'ils échangent témoignent de cette passion tourmentée, ainsi que le montrent les extraits brefs mais éloquents, reproduits ci-dessous. Le peintre entièrement absorbé par ses recherches picturales refuse les « traditionnelles constructions amoureuses » de la jeune femme et la pousse à accepter une invitation à Paris, où elle séjourne en effet de novembre 1913 à avril 1914. Accueillie dans le salon de Madame Aurel – Sibilla avait écrit un compte rendu de son roman *Un couple* pour un journal littéraire italien – elle y fait la connaissance d'écrivains et de poètes, parmi lesquels Apollinaire, É. Verhaeren, Ch. Péguy, Colette, Madame de Noailles, R. Rolland, B. Crémieux, A. France, ainsi que de Rodin et, lors d'un séjour à Paris de celui-ci, de G. d'Annunzio.
- 8 Après son retour en Italie et sa rupture avec Boccioni, Sibilla se lie à Dima Campana (1885-1932). Expérience douloureuse que l'instabilité psychique du poète – qui a laissé un recueil de poèmes, *Canti Orfici* (1914), d'une étonnante modernité par sa sensibilité aigüe et par le travail qu'il fait sur le vers et sur la syntaxe – rend particulièrement dramatique et dont on retrouve la trace dans les poèmes écrits par Sibilla à ce moment-là (« Roses piétinées dans son délire... » : allusion aux violences physiques que la jeune femme subissait). Campana est interné dans un asile psychiatrique en 1918 où il reste jusqu'à sa mort en 1932. Sibilla continue son travail de romancière et de poétesse participant à la vie culturelle italienne : elle n'a jamais adhéré au fascisme et après la deuxième guerre mondiale, sa pensée et ses œuvres expriment la foi dans une vie plus juste et plus démocratique avec son approche au Parti Communiste Italien.
- 9 Parmi ses œuvres les recueils de poèmes *Andando e stando*, (1921), *Amo dunque sono* (1927), *Si alla terra* (1934), *Selva d'amore* (1912-1942), *Nuove poesie* (1948-1952), les ouvrages en prose *Una donna* (1906), *Il passeggio* *Transfigurazione* (1921), *Gioie d'occasione* (1932), qui a obtenu le prix de la latinité en 1933, *Russia alto paese* (1953), son *Journal* (1945) et les traductions en italien de Madame de Lafayette, George Sand, Alfred de Musset et Charles Vildrac.

Sibilla Aleramo.

Les textes du montage

- ¹⁰ Le premier texte du spectacle est tiré du *Journal* de Boccioni et est daté du 14 mars 1907. Le poème de Dino Campana a été composé pendant sa liaison avec Sibilla Aleramo et est dédié à la jeune femme. Les autres textes sont tirés des lettres que V. Boccioni et S. Aleramo ont échangées entre août 1913 et décembre 1915 : elles sont reproduites *in extenso* dans le livre de Burna Conti et Alba Morino, *Sibilla Aleramo e il suo tempo*, ouvrage dont nous nous sommes servi pour rédiger cette brève présentation. Les dernières lignes du script (les mêmes que la variante du début du texte) ont été écrites par Boccioni quelques jours avant sa mort.

11 Photo P. Dery, Hull college, Québec.

« ... Pour les roses qui furent piétinées... ». Traduction

- 12 BOCCIONI : « Je cherche, je cherche, je cherche et je ne trouve pas. Est-ce que je trouverai ? Hier j'étais fatigué de la grande ville, aujourd'hui je la désire ardemment. Et demain, que vais-je désirer ? Je sens que je veux peindre le nouveau, le fruit de notre époque industrielle. Mon cœur se soulève à la vue de vieux murs, de vieux palais, de vieux motifs, de réminiscences ! Je veux avoir sous les yeux la vie d'aujourd'hui. Je veux quelque chose de significatif, de formidable ! Je voudrais effacer toutes les valeurs que je connais et que je suis en train de perdre de vue, pour refaire, pour reconstruire sur de nouvelles bases ! ».
- 13 Ou bien
- 14 BOCCIONI : « Je sortirai de cette existence en méprisant tout ce qui n'est pas l'art. Rien n'est plus effrayant que l'art. Tout ce que je vois maintenant est une bagatelle à côté d'un coup de pinceau bien appliqué, de la mélodie d'un vers, d'un accord harmonieux. L'art seul existe... ».
- 15 SIBILLA : « Je croyais me donner et pourtant je prenais. Moi, au contraire, personne ne m'a prise, personne n'a su me garder. C'est ainsi que je suis devenue ce que j'étais à l'origine. Pure... ».
- 16 CAMPANA : « Avec notre sang et avec nos larmes nous faisons les roses qui brillaient un instant au soleil du matin
- 17 nous les avons effeuillées sous le soleil parmi les ronces
- 18 les roses qui n'étaient pas des roses
- 19 mes roses ses roses
- 20 ainsi avons-nous oublié les roses ».

- 21 BUCCIONI : « Chère amie, vous avez laissé en nous un souvenir très doux. Qu'y avait-il dans l'air ? Qu'y avait-il dans votre venue ? C'est logique, il faut bien qu'un jour ou l'autre les personnes unies par une sympathie intellectuelle se rencontrent. Depuis longtemps j'entendais parler de vous et je désirais vous connaître. Nous avons passé quelques heures agréables, n'est-ce pas ? »
- 22 Maintenant je suis seul et je travaille. Vous êtes à la campagne et je vous plains. La gravure sur l'enveloppe que vous m'avez envoyée m'a fait grimacer... Valsolda...quel nom... on croit revoir tout le vieux fatras des paysages de la peinture italienne : midi dans le Valsolda... coucher de soleil dans le Valsolda... puis soir dans le Valsolda... etc ;
- 23 Qui est ce monsieur Rosso di San Secondo ? Pourquoi est-il opposé aux futuristes ? Pourquoi veut-il vivre en dehors de l'histoire ? Quel nom horrible, on dirait le nom d'un château d'une duchesse poitrinaire de Dumas père...
- 24 Je travaille beaucoup. Marinetti travaille, nous travaillons tous. Ma mère vous salue, je vous serre la main avec toute mon amitié ».
- 25 SIBILLA : « J'étais montée dans un tramway et les trois hommes étaient restés sur le trottoir en me regardant, mes yeux ont rencontré ceux de Boccioni, ils ont reçu et transmis une étincelle électrique ».

Photo P. Dery, Hull college, Québec.

- 26 BOCCIONI : « Ma chère amie, vous êtes trop bonne pour moi. J'ai tout reçu, articles, cartes postales, lettres livres. Comment ferai-je pour me montrer digne de tant de sympathie ? J'ai lu les articles tout de suite. Très intéressants. Très intéressants. Très intéressants ! »
- 27 Et avec une humilité féminine toute nouvelle que je n'ai presque jamais et même jamais rencontré du tout. Je me permets de vous dire ceci avant de lire votre livre et tout en vous connaissant peu. Mais je crois ne pas me tromper. Dommage que vous ne donniez pas à l'Italie toute la force très pure et authentique qui jaillit de votre immense talent, de votre sensibilité exceptionnelle, de l'ardeur embrasée qui vous anime lorsque vous regardez, lorsque vous parlez, lorsque vous souriez. Je vous demande pardon, chère

amie, si j'écris mal : acceptez mes sensations ou mes idées, c'est la même chose, ainsi qu'elles surgissent en moi, sincèrement et brutalement. Je vous juge en bloc, même si certains détails ont des défauts. Vous vous êtes bercée dans une introspection, dans une analyse corrosive, vous avez essayé de communiquer ce qui ne peut être communiqué, de partager ce qui doit rester sans partage, ce qui doit rester personnel et individuel jusqu'à la férocité. Vous avez cru qu'en ajoutant une personnalité à une autre, une unité jaillirait... Très grave erreur. Lorsqu'un talent comme le vôtre ressent un tel besoin, c'est le signe que l'autre composante manque de personnalité. Il faut une grande idée et il ne faut travailler que pour elle ».

- 28 SIBILLA : « Je voudrais dormir sur ta poitrine. Personne ne m'a jamais vu dormir. Moi, j'ai veillé tant de rêves. Que de vies j'ai respirées ! Sais-tu que tu es le seul homme fort que j'ai rencontré ? Pourquoi si tard ! Il doit y avoir une raison. Rien dans ma vie n'est resté sans explication, mais à toi, je ne dis pas qu'il est trop tard, comme plusieurs hommes me l'ont dit. Je suis heureuse que tu m'aies connue en ce moment. Ni toi ni moi nous ne sommes nés pour les choses faciles. Dormir une nuit sur ta poitrine. Être réveillée en entendant mon nom, tout bas : « Rina », et te voir penché sur moi... »
- 29 BOCCIONI : « Il n'y a que l'action, la vie, la liberté. Ressentir – exécuter – haïr – tuer – aimer – saisir – sans s'y attarder, tout le reste est sottise, pendant que je vous écris, il pleut. Tout le monde se sauve. Les arbres s'agitent dans leur masse verte giflée par l'eau. Ils sont bien imbéciles avec leur immobilité enracinée. Dire que toute la campagne est ainsi. Comment pouvez-vous y vivre ?... Je suis seul à la maison. Si vous étiez ici, nous pourrions dîner ensemble comme ce soir-là. J'en ai assez d'écrire, je suis peintre, veuillez me pardonner. Je vous baise les mains ».
- 30 SIBILLA : « Je ne comprends pas, je ne comprends pas. Ce qui se passe est trop mesquin ou alors trop grand pour moi. Tu m'as dit l'autre matin, dans un sursaut d'irritation : « tu es toute pétrie d'humanité ; tu n'es qu'humaine... » Tu l'as dit à propos d'un tout petit incident ; c'était la deuxième fois que tu me blessais profondément. La première, ce fut lorsque, t'ayant demandé avec une confiance simple le nom de ton ami le plus cher, tu m'as répondu : « je ne le dirai pas ». Ce sont les deux seuls coups que j'ai ressentis. Toutes les autres choses, en apparence tellement plus atroces, ne m'ont jamais touchée réellement : c'étaient des invitations à la souffrance, mais je les négligeais. Mais ces deux fois, c'est vraiment toi qui as parlé. J'ai compris que quelque chose d'opaque existe vraiment entre toi et moi, que je ne soupçonnais pas. Que quelque chose de mon essence te fait souffrir... Umberto, mon enfant, dis-moi. Si j'ai des défauts, et sûrement j'en ai, je mérite cependant que celui qui m'aime me les signale... Tu es mon seul ami, aujourd'hui. Je ne parle qu'à toi, je n'entends que ta voix. Toi aussi, tu n'as que mon âme pour t'accompagner. Écoute. Avec toute notre force, avec toute notre supériorité, nous avons tous les deux tellement besoin d'aide : pour mieux voir en nous et dans les choses, pour nous purifier autant que possible ».
- 31 BOCCIONI : « Bien chère amie, je pense qu'entre toi et moi il n'y aura jamais rien de clair. Nous sommes différents et la tournure que tu as voulu donner à notre amitié, qu'elle soit intellectuelle ou sexuelle, c'est tout un, m'irrite et me pousse à te fuir. Le caractère catastrophique et littéraire que tu donnes à notre rencontre rend tout à fait impossible pour moi un rapprochement. J'éprouve de la répugnance à écrire sur des sentiments que je ne connais pas, dont je ne me souviens pas, que je ne peux plus ressentir pour personne. Nous nous étions rencontrés, nous avions bavardé, nous nous étions aimés, cela pouvait marcher un moment... sans autres complications... Mais toi,

tu as une vision double, fantastique, terrible de ce qui est clair, limpide, serein, transitoire ».

- 32 SIBILLA : « Mon humanité ! Eh bien, mon cher, c'est la première fois qu'on me reproche d'en avoir trop ! On m'a toujours plutôt accusée d'être trop abstraite, trop cérébrale... Jusqu'à ce pauvre Benedetto Croce : je viens juste d'apprendre qu'il y a quelques jours est morte sa compagne, sa belle et douce compagne ; depuis vingt ans il en jouissait exclusivement ; et elle, elle jouissait avec tout Naples dans son dos. Ce pauvre philosophe croyait avoir asservi la vie à la raison... et c'est à moi qu'il reprochait poliment d'être victime de la littérature ! Toi aussi, Umberto, à certains moments tu m'as appelée femme de lettres, mais tu plaisantais. En revanche, tu as parlé sérieusement de mon trop d'adhérence à la vie... ».
- 33 BOCCIONI : « Ici, au café, je n'ai pas la lettre que tu m'as écrite, une lettre inutile, fausse, artificielle, catastrophique. Même la façon que tu as de me regarder ne correspond plus à la sympathie sereine qui devait nous permettre d'être ensemble au café, dans la rue et, si tu veux, au lit. Ce désir fou et continu d'amour n'est pas dans mes convictions, dans mes aspirations. Je n'y crois pas, je ne le vois pas, je ne le crois pas possible. Tout ce que tu me dis dans ta lettre me déplaît et ne m'intéresse pas. Tu brandis toujours la menace de me trouver pareil aux autres. Qui suis-je ? De toute façon cela m'est indifférent. »
- 34 SIBILLA : « Mon ami, le jour où j'entre dans ton atelier, je trouve ta jeunesse créatrice et je t'écoute me parler de formes qui sont des idées, et dans la ferveur de ta voix, dans la joie limpide de ton regard posé sur moi, dans les rythmes de tes couleurs, je saisis mon ardeur renouvelée pour la vie. Je vois en toi un homme avec toutes les marques qu'ont ceux que la divinité chérit. Je ne t'abaisse pas, je ne t'exalte pas. Tu es né pour les œuvres que tu m'as montrées et pour celles qui sont en germe dans ta substance, et aussi tu es né pour me donner cette heure claire, pour te manifester devant moi entier et transparent. Si au moins tous ces mots que je dis et que j'écris, qui passent de moi à toi, de toi à moi, avaient le parfum et l'iridescence d'une fleur. Ton art me donne la joie... Comment veux-tu que je ne désire pas te montrer mes yeux, te dire, joue contre joue, de petits riens inutiles, mais doux ».
- 35 BUCCIONI : « Toi, éternelle dilettante de complications amoureuses. J'aurais dû te dire tout de suite que je regardais tout cela comme un vieil attirail psychologique, qui pour moi est purement et simplement inexistant. Je ne peux aimer aucune femme ».
- 36 SIBILLA : « Pourtant je t'ai plu, à mon tour... Il y a eu un instant, ce soir-là aux « giardini », lorsque tous les trois, toi et tes deux amis, vous m'avez mentalement remerciée d'être vivante devant vous, et d'être née dans votre pays... et tu m'as aimée justement pour ma sensibilité, pour mon absurde caractère passionné, pour mon cœur naïf et crédule, et jamais lassé. En quoi ai-je manqué à moi-même ? En quoi t'ai-je déçu, mon amour ? Tu dois me le dire. Tu me dois cela ».
- 37 BUCCIONNI : « Je ne peux aimer aucune femme. J'ai de grandes tendresses, mais je me garde bien d'entrer dans la vie de la femme que je rencontre. Si j'y entrais, je me conduirais trop en maître, insatiable, injuste, sans résultat. Je n'ai pas le temps, je n'aime pas cela, ou peut-être en ai-je perdu l'habitude. Toutes les femmes que j'ai aimées appartenaient à d'autres hommes, je n'ai jamais vécu trois jours avec une femme. Je n'ai presque jamais dormi avec une femme. Et je me porte très bien et je ne veux pas en entendre parler. Je vis bien tout seul ! ».

Photo P. Dery, Hull college, Québec.

- 38 SIBILLA : « En quoi, en quoi t'ai-je donc tant déplu ? Tu ne me permettais pas d'être simplement celle que je voulais être : une femme contente de t'avoir rencontré et de rester près de toi et de sentir qu'elle n'était pas entièrement indigne de toi... Pourquoi se dérober ainsi ? D'habitude ce sont les femmes qui se font désirer pour se faire aimer davantage... Tu dis : « non, ce n'est pas cela, je veux même que tu te passes de moi ». Tu dis « tu ne me crois pas, mais c'est la vérité, c'est que je ne t'aime pas, que je ne peux ni ne veux t'aimer, ni toi ni d'autres femmes ». Tu dis : « je veux travailler, c'est tout ». Et moi je ne comprends pas, je ne comprends pas. Et je souffre. Et je ne travaille pas ».
- 39 BUCCIONI : « Je récris au café après avoir quitté mes amis pour être seul. J'ai bavardé avec toi délicieusement. J'aimais ton estime. J'aimais ton œil assoiffé, ton expression inassouvie. Ce qui t'était arrivé m'intéressait et m'intéresse. Mais tu as voulu le compliquer, le voiler, le décomposer, le fausser. Tu es une traditionnelle bâtisseuse de constructions amoureuses... Il était si beau de devenir camarades quand on en aurait eu envie ! Nous prendre encore peut-être, peut-être jamais plus. Croire dans ton estime. L'amitié avec une femme peut être supérieure à celle d'un homme en cela que parfois au lieu d'aller au café on peut aller au lit sans s'ennuyer et sans se pervertir. Maintenant que j'ai écrit huit pages j'ai déjà envie de tout déchirer. Je sens la médiocrité de ma lettre. Je ne ressens pas cela par rapport à l'amour, mais par rapport à ma foi dans l'art, qui est la seule chose qui m'intéresse aujourd'hui, la seule chose qui me fait souffrir. Quel intérêt puis-je avoir pour toute cette complication intérieure quand, ces jours-ci, les formes et les couleurs m'apparaissent incertaines ? ».
- 40 SIBILLA : « Ah, Umberto, si avec tout cela tu veux me mettre à l'épreuve, laisse-moi te dire que je méritais d'être accueillie sans examens, eh oui ! Mais peut-être, croyant me mettre à l'épreuve, tu crois à la nécessité de t'éprouver toi-même. Soit, soit, mon ami. Il y a des heures où je deviens furieuse en sentant le temps s'écouler, en pensant à tout ce que nous pourrions faire et que nous ne faisons pas ; à d'autres heures au contraire je m'apaise et l'espoir retrouve la patience. Je t'aime. Hier soir il y avait de la lumière dans ton atelier et à travers les persiennes on apercevait des masses blanches. Travaille,

travail, lutte. Il y a quelque chose que je ne saurai jamais te dire, mon amour, et c'est la tendresse qui me ferait baisser le sol lorsque, devant ta maison, je sens que tu es en train de travailler... ».

- 41 BUCCIONI : « Tu ne connais pas les souffrances artistiques que j'éprouve ces jours-ci. Cela aussi me pousse à vivre seul. J'ai passé des jours atroces en me traînant comme un dément vers le sommet désert où je suis parvenu. J'ai ressenti la terreur du vertige, de l'abîme, du néant. Qui m'assiste en ces jours ? Que peut me faire l'amour ? Rien : parce qu'il est guidé par l'aveuglement de la possession. Que peut me faire l'amitié ? Rien, parce que l'amitié fidèle d'un imbécile ou d'un médiocre ne me satisfait pas ; l'amitié de quelqu'un qui est de la même race que moi est intéressée, je la crains et je sais qu'elle est capable de me poignarder dans le dos. Il y a quelques minutes je parlais à mon plus cher ami, celui que j'estime le plus en tant que peintre, celui en qui je crois le plus. Je faisais allusion à l'angoisse que j'ai éprouvée ces jours-ci... Crois-tu qu'un seul regard de solidarité ait passé dans ses yeux, qu'il m'ait montré la possibilité de me comprendre et de partager ?... Il y avait au contraire une lueur de joie que j'apercevais au fond de son mystère. Enfin, moi, l'homme fort, l'homme violent, l'homme sûr de lui, je tremblais un peu, moi aussi comme lui, moi aussi comme lui j'hésitais, j'avais mon moment de faiblesse... Voilà l'amitié. Il en va de même de l'amour. Il faut que l'un des deux se livre pieds et poings liés et qu'il croie partager le bonheur avec l'être qui le traîne derrière son char de vainqueur... Il serait si facile pour moi de demander ces joies-là... Pas de ça, pas de ça ! Je veux avancer nu et armé. J'ai fermé mes fenêtres sur ces spectacles et je vis cloîtré chez moi. Je vis au jour le jour. Je suis impressionniste. Mais un nouveau style dans l'art est si difficile que quoiqu'il arrive dans la vie, je ne m'y intéresse pas. Dans mon esprit affleurent mille problèmes de vie intérieure, des angoisses, des possibilités, des fusions, des affinités, la passion, le sacrifice et beaucoup de belles choses... Je jette tout par la fenêtre avec dégoût ».
- 42 SIBILLA : « Il n'y a pas une seule minute où tu ne sois pas présent dans mon esprit. Toi, ton erreur, ta souffrance, ton sourire, ta main, ta voix ».
- 43 BUCCIONI : « Il faut être fort, arracher de soi les branches faibles. Seul le tronc doit rester. Il monte plus haut, il supporte mieux les orages des sommets ».
- 44 SIBILLA : « Je suis forte. Regarde. Je vais aller à un rendez-vous avec le jeune homme qui habite en face, une promenade au clair de lune, c'est cela ! J'ai les yeux cernés d'avoir pleuré ce matin, il me trouvera encore plus charmante. C'est la première fois que j'ai une aventure banale : j'y trouve donc de l'intérêt et de la curiosité. Par ailleurs, je n'ai pas peur, je sais ce que je dois dire et faire, par loyauté vis-à-vis de ce brave type, qui ne me plaît pas physiquement, hélas... Cet homme vaut au moins autant que ta millionnaire de l'autre jour. Et il m'a dit que je suis une « désenchantée », ah ! ah ! Allons, j'ai ri tout le temps, mais maintenant je n'y arrive plus, cela sonne faux, n'est-ce pas, illustre ami ? Et je lui ai fait l'éloge des futuristes, en soulignant particulièrement ton génie. C'est un malheureux scribouillard ! »
- 45 BOCCIONI : « Illustre amie, merci de toutes vos lettres... Il y en a même trop... Vous êtes incorrigible. Ne faites pas la femme cataclysme, cyclone, épidémie. Soyez raisonnable, ne vous laissez pas aller à l'exaltation infantile et littéraire. Vous devriez comprendre certaines choses, comprendre aussi que je suis immuable ».
- 46 SIBILLA : « Écoute ceci : ou bien tu es celui que je crois ou bien tu es celui que croit la grande masse des imbéciles : si tu es sincère dans ta passion pour une vie renouvelée et pour des expressions artistiques renouvelées (le public ne le croit pas) et s'il est vrai

que quelque chose en moi mérite ton estime, comment se fait-il que tu te désintéresses de ce que je fais et surtout de ce que je pourrais faire ? La vie ! Mais moi, est-ce que je suis un être vivant, oui ou non ? Il est étrange, mon ami, il est étrange qu'alors que tu places la vie au dessus de l'art, tu te refuses à l'œuvre de vie que le sort ou le hasard, ou comme tu voudras bien l'appeler, te propose : à la seule œuvre de vie originale qui peut-être s'offre à toi : le seul être avec lequel il vaudrait la peine que tu agisses : lorsqu'il est question d'aller au « Café Chantant » ou d'enlever pendant une demie heure une femme à son mari ou de t'ennuyer avec des amis qui te sont bien trop inférieurs, la vie est divine, n'est-ce pas ? Lorsque, au contraire, tu pourrais m'avoir dans ton atelier, me parler, me faire parler lorsque nous pourrions nous taire ensemble, aller à la rencontre de quelque découverte inattendue à l'intérieur ou à l'extérieur de nous-mêmes, ici ou au loin, dans la rue ou, comme tu le disais, au lit, alors la vie te dégoûte ! »

- 47 BOCCIONI : « Aucune femme ne m'a aussi peu cru que vous. Tout ce que vous m'écrivez et votre façon de sentir sont opposés à tout mon être. Les livres me dégoûtent. Les journaux que vous m'envoyez, je ne les lis pas, si je les parcours, ils ne me disent rien. F. Nietzsche me répète ce que je sais. Sa souffrance, sa Grèce, ses pleurs me portent sur les nerfs. C'est un grand, mais je préfère la vie ! Wagner a été, et ça suffit. Je ne le comprend plus. M'apercevoir qu'un seul de mes sentiments concorde avec un des siens, me rend furieux, me décourage, m'humilie. Et puis je m'en fiche ! Je déteste tous ceux qui se bercent dans l'idée de trouver en eux-mêmes des analogies avec ceux qui ont fait de grandes choses. Je veux tout faire à ma façon et ensuite détruire en moi tout germe d'art. Au cas où je verrais en moi une quelconque ressemblance avec d'autres, je changerai immédiatement. Je ne veux ni l'art ni l'affection ni la communion spirituelle. Vous m'écrivez des lettres dignes d'une correspondance, comme on dit que les grands personnages en écrivaient à d'autres grands personnages. Moi, de ces grands personnages, j'en ai assez. »
- 48 SIBILLA : « L'amour n'est pas l'obsession, n'est pas la jalousie, n'est pas la frénésie : on n'aime vraiment que lorsque l'avidité de bonheur pour celui qu'on aime est plus forte que sa propre avidité... Perte de temps, oh bien sûr ! Quiconque se donne, se perd en apparence ! Oh mon amour, tu veux mon bonheur ; et tu penses que de toi je ne peux pas le tenir et c'est là la seule raison qui te fait te dérober. Tu penses que j'ai déjà tant souffert, que je suis bonne, ainsi que tu me l'as dit le jour où je t'ai raconté les choses de ma vie, tu penses que toi non plus tu ne pourrais peut-être pas être égoïste, que peut-être (ce sont là tes paroles) je me traînerais derrière ton char de vainqueur, et tu ne veux pas, tu ne veux pas, car tu m'aimes, tu m'estimes et tu m'aimes. »
- 49 BOCCIONI : « L'amour, vous le savez, je vous l'ai dit et répété, me dégoûte. Quant à l'amitié, je n'y crois pas. Je ne crois pas à la femme. Que dois-je vous dire encore pour que vous puissiez me comprendre ? Jamais, au grand jamais, vous ne tirerez de moi autre chose que de l'estime. Mais en ce moment je ne peux même pas vous tenir compagnie. Je suis extrêmement soucieux d'une foule de choses picturales. Tout le reste me semble un vain bavardage. »
- 50 SIBILLA : « J'ai reçu Lacerba du 15. Avec le compte-rendu de la soirée futuriste. Je l'ai lu en entier. Je suis avec vous, contre les autres, inutile de le répéter. Marinetti a raison, Papini a raison, toi tu as raison. Toi plus qu'eux : infiniment plus ; parce que tu crées, tandis qu'eux ne font que parler. Proche ou lointaine, je serai avec vous... Voilà pour le futurisme. Mais, Boccioni, toi et moi, nous sommes au-dessus et au delà du futurisme.

Ecoute. Tu ne m'appelleras pas, je le sais. Je mords mes lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer pendant que je t'écris cette lettre, et pourtant quelques larmes coulent et me brûlent. Tu ne céderas pas. Et moi je ne viendrai pas ! Pour le moment je ne viendrai pas. Cette vie dure continuera, oui. Tu es dans ce monde pour peindre et pour sculpter, je suis dans ce monde pour comprendre. Je ne peux pas continuer, la tête me tourne. Je vais essayer de m'habiller, de sortir et de venir te chercher. »

51 BOCCIONI : « Arrêtez de me faire enrager. Je veux qu'on me fiche la paix. Ne tirez pas de conclusions catastrophiques sur moi, sur vous, sur ce que serait notre amour. Je vous répète que je n'admets absolument aucune allusion à Marinetti, surtout avec l'irrespect que vous y mettez. Marinetti est un génie et ni commérages de bonne femme ni bavardages de cénacle littéraire ne me feront changer d'idée. »

52 SIBILLA : « Ce que tu peux être monotone ! Et finalement, cette volonté que tu as qu'on te fiche la paix, comme elle est triste et pitoyable ! Et ton horreur pour ce qui est catastrophique ! Tiens, je parie que je suis plus futuriste que toi, je l'ai toujours dit. Ah, mon ami, je pourrais continuer à te paraphraser : « il y a des choses que tu devrais comprendre... » Adieu. Il se peut qu'au lieu d'aller en Provence, je loue une chambre ici pour l'hiver. »

53 BOCCIONI : « J'ai été très malade, mais personne ne s'en est aperçu. Comme toujours. Maintenant je vais bien. Je reviens de Rome, je suis ici depuis hier matin. J'ai fait une conférence et j'ai inauguré l'exposition de peinture. Je suis un homme dont on se méfie... Je m'en suis aperçu à Rome et j'en ai été frappé. Il y a des rumeurs, des légendes qui circulent : cela pourrait être un indice de célébrité... »

54 SIBILLA : « La femme de Prezolini m'a écrit une carte postale et, entre autres choses, elle me dit : « ce soir les futuristes donnaient un banquet chez Lapi, mon mari aussi y est allé, il commence à trouver sympathiques certains futuristes, je crois d'ailleurs qu'ils le sont, surtout Boccioni, n'est-ce pas, Sibilla ? » Cette dernière ligne est bizarre, qu'en penses-tu ? Je ne lui ai jamais rien dit de toi... Cher et heureux incident, je te salue, un rayon de soleil tombe sur mon lit après quatorze jours de grisaille, je me lève et je m'habille à la hâte pour sortir et voir Paris sous une lumière nouvelle. J'attends de savoir si tu viendras. »

55 BOCCIONI : « Dans quatre ou cinq jours je serai selon toute probabilité à Paris. Papini, Soffici, Marinetti et peut-être Carra viendront aussi. Une véritable invasion ! »

56 SIBILLA : « Je t'attendais. Après cinq mois de séparation, après avoir tant enduré, tant de choses que tu ignoreras toujours, ce soir je t'attendais, j'avais la quasi certitude que tu viendrais. Es-tu arrivé ? Tu n'es pas venu chez moi. Et même demain tu ne viendras pas, je ne l'espère plus. Je méritais que tu viennes, je méritais une journée de Pâques riante, après tant d'années, si tu savais, Umberto ! Pourquoi tu ne comprends pas ? Tu aurais pu être quelque chose de beau, d'aussi beau qu'une de tes œuvres... Mais ce soir tu n'es encore rien d'autre dans ma vie que des larmes pitoyables... Et j'ai tellement besoin de joie ! Je dois travailler, achever, et je ne peux pas, tu comprends ? Ces dernières semaines je m'étais accrochée de nouveau à la vie, parce que j'espérais te retrouver, parce que j'avais l'impression d'être sûre que tu m'aimais et que tu viendrais me chercher... À quoi bon l'orgueil ? Pourquoi mentir ? Sans amour on ne peut vivre. Je t'aime, j'ai besoin de toi... Je sais que nous pouvons nous donner de la chaleur, que je peux te donner autant que ce que je te demande. J'ai un cœur que tu peux aimer ! Et tu le sais. Tu l'as ressenti dès l'instant où tu m'as vue pour la première fois. Cela fait un an, et tu m'as fuie... Tu es bon, tu es pur, tu es fort : pourquoi ne comprends-tu pas ? et je

ne t'avais plus rien demandé... Je me suis éloignée tout ce temps infini, je ne t'ai rien dit de ma torture... Et hier je pensais que j'en recevrais le prix, enfin... Je le méritais. Tu es arrivé à Paris, et tu ne m'as pas cherchée. J'ai de l'amour, de la passion pour ce que tu crées, et toi pourquoi tu ne t'inquiètes, pas une seconde de ce que je dois produire ? Et pourtant tu crois un peu en moi. Et tu m'aimes. Mais tu penses que nous devons travailler dans une tristesse sombre. Comme tu te trompes, sur moi, et sur toi. »

- 57 BOCCIONI : « Soyez raisonnable. Travaillez, travaillez, travaillez. Aimez-moi, mais soyez calme. Ne pensez pas à moi, si je suis malheureux ou non. J'ai pu l'être : j'ai enfoui tout cela bien au fond, je suis complètement seul, je ne m'attends à rien et je ne demande plus rien. »
- 58 SIBILLA : « Nous cueillerons ce qu'il y aura à cueillir, jour après jour, nous continuerons à nous blesser, à souffrir, et toi tu travailleras et moi j'aurai chaque jour le sentiment lucide du monde au-dessus de ma misère. Éloignés. Pour combien de temps, je ne sais pas. Boccioni, ce que nous savons, c'est que je t'aime et que tu m'aimes. Non pour notre joie, non pour notre vie. Mais pour notre âme. Pour toujours. Je te porte en moi et je suis en toi. Tu es le seul que je devais aimer. La seule réalité est que nous existons moi et toi. Moi et toi. Seuls. »
- 59 BOCCIONI : « Je sortirai de cette existence en méprisant tout ce qui n'est pas l'art. Rien n'est plus effrayant que l'art. Tout ce que je vois maintenant est une bagatelle à côté d'un coup de pinceau bien appliqué, de la mélodie d'un vers, d'un accord harmonieux. L'art seul existe... »

Photo P. Dery, Hull college, Québec

BIBLIOGRAPHIE

Sur le futurisme, il existe une très vaste bibliographie. Nous nous bornons à citer quelques ouvrages qui concernent plus particulièrement V. Boccioni et S. Aleramo.

Pour Boccioni :

Guido Ballo, *Umberto Boccioni*, Milano, Il Saggiatore, 1964

Umberto Boccioni, *Scritti editi e inediti*, Milano, Feltrinelli, 1971

Pour S. Aleramo :

Rina Guerricchio, *Storia di Sibilla*, Pisa, Mistri-Lischi, 1974

Bruma Conti, Alba Morino, *Sibilla Aleramo, e il suo tempo*, Milano, Feltrinelli, 1981

Traductions françaises des œuvres de Sibilla Aleramo :

Une femme, trad. de Pierre-Paul Plan, Paris, Calmann-Levy, 1908 - *Une femme*, Paris, Ed. des Femmes, 1974

Le passage (suivi de) *Transfiguration : nouvelles*, trad. Pierre-Paul Plan, Paris, F. Rieder, 1922

Joies d'occasion, trad. par Yvonne Lenoir, préface de Valéry Larbaud, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1933